

l'homme et la femme»? Le bonheur ne serait-il pas simplement « aimer un homme, des enfants, Dieu et travailler par amour pour eux » ?

MADELEINE MARMIN

#### UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL

Avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*<sup>1</sup>, Marie-Claire Blais, jeune écrivain qui publie déjà son quatrième roman, nous propose de son Québec natal une vision insolite jusqu'au choc, aussi loin du charme suranné de ce *Maria Chapdelaine* sur lequel s'attendrit si volontiers encore le lecteur français, peu soucieux d'ailleurs de rien altérer d'une image aussi séduisante qu'inoffensive, — que, semble-t-il, du réalisme agressif qui a pu marquer certaines œuvres romanesques canadiennes de ces dernières années.

Dans cet univers inhumain où l'auteur nous entraîne, il n'est rien, pourtant, qui vienne atténuer la netteté du regard porté sur les êtres et les choses qui le composent, sur les forces qui l'ordonnent. Emmanuel naît dans une famille paysanne, quelque part établie sur une terre ingrate, plus désolée encore d'être si longtemps ensevelie dans le silence blanc de l'hiver canadien; les conditions d'existence sont si dures qu'il semble bien que la seule affaire soit de survivre, et qu'il serait mal-séant à ce degré de misère physique de faire état d'une détresse morale. Emmanuel est le seizième venu, mais comment tenir le compte des vivants dans cette alternance presque régulière des naissances et des morts, ces morts que la grand-mère associe au bon repas, passé ou à venir, des funérailles, que la mère enveloppe d'une pitié éparsse qui brouille prénoms et dates, que le Curé sanctifie comme une preuve d'amour du Ciel (« Mais, Monsieur le Curé, c'est le deuxième en une année. — Ah ! Comme Dieu vous récompense, dit Monsieur le Curé »), — ces vivants souvent confondus dans l'anonymat (ainsi le Septième, toute sa vie désigné par son numéro d'apparition, qu'il porte comme une condamnation pour avoir déçu, en survivant, l'attente générale), au milieu desquels on distingue, saisis dans une même vague entité, les frères aînés, exacte reproduction du père, les grandes A, alourdies par les travaux de la terre avant de l'être, comme leur mère, par les enfantements répétés, les petites filles dans la grâce éphémère de leurs tresses blondes, sur lesquelles s'abat, dans les moments d'humeur, la rude main de la grand-mère chercheuse de poux... Seuls émergent à l'individualité, entre les deux figures extrêmes de la famille,

1. Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Editions du Jour, 1965, 128 p.; Paris, Grasset, 1966, 175 p.

— celle de Grand-Mère Antoinette et celle d'Emmanuel le nouveau-né —, ceux qui ne s'adaptent pas à la seule condition qui leur est faite, c'est-à-dire qui ne pourront vivre de la terre; à ceux-là s'offrent deux issues, le Noviciat, ou le travail à la ville, qui pourraient constituer en effet deux échappées possibles vers un monde plus habitable; mais des deux enfants recrutés pour le premier, l'un est retrouvé pendu, squelettique dans sa robe de séminariste; l'autre, tôt condamné par une tuberculose dévastatrice, meurt au Noviciat même, dans l'infirmerie de l'inquiétant Frère Théodule aux médications étranges... De son côté, Héloïse, renvoyée du couvent où ses excès de ferveur mystique dérangent la Supérieure, devient fille de service dans une auberge d'un genre très particulier, où d'ailleurs, chaque soir agenouillée devant le crucifix gardé du couvent, elle confond dans une même hébétude désirs et assouvissements présents et passés. Quant à la ville, où vont échouer deux autres enfants, travaillant à la chaîne dans une fabrique de chaussures, elle représente pour le premier l'Enfer, où, dans la solitude d'un lit d'hôpital, il essaie d'apprivoiser la douleur de sa main estropiée par la machine, — pour l'autre, le lieu redoutable où, dans la détresse physique et morale, il apprend à se défier de tout et de tous, assuré désormais de ne pas échapper à son destin de gibier de prison.

On ne voit pas bien alors quel élément de cette expérience acquise par Grand-Mère Antoinette, et transmise au nouveau-né le temps d'une saison, dans une sorte de complicité traversée d'hostilité et de tendresse, autorise chez l'enfant, bercé des récits monotones de l'aïeule, et qui a pris déjà lui-même la mesure de ce monde de froid, de peur et d'obstination patiente à vivre, ce sourire au sortir de la nuit et de l'hiver. Si en effet Marie-Claire Blais s'est attachée à nous décrire une famille étroitement définie par des servitudes dont elle n'a aucun moyen de se libérer, en quoi le destin du Seizième échapperait-il à cette sorte de fatalité née des structures d'une société d'où tout changement semble exclu ? Ainsi sommes-nous amenés, à la faveur de cette contradiction apparente, à essayer de saisir le caractère original de la tentative de la romancière canadienne. Que le dessin soit noir, l'aperçu que nous en avons donné ne permet pas d'en douter. Mais encore faut-il, avant d'en venir à l'autre face du roman, préciser la nature de la réalité qu'il veut reproduire. Et c'est ici qu'il convient d'aborder avec précaution la notion de réalisme. Ne nous hâtons pas de conclure, abusés par les apparences, que Marie-Claire Blais a voulu donner une étude de la famille rurale canadienne-française. Sans évoquer un aspect du problème qu'il est malaisé à un étranger de définir avec précision — je veux parler de ce choix curieux de décrire une réalité qui ne paraît pas être

désormais la plus représentative de la société québécoise, dont le centre de gravité semble s'être déplacé de la campagne à la ville — sans sortir donc des limites du roman, il est possible de faire à ce sujet quelques sérieuses réserves. Remarquons tout d'abord que cette famille n'est géographiquement pas située, et que nous sommes loin ici d'une œuvre régionaliste. Il n'est aucun élément en elle qu'on ne pourrait retrouver directement, ou aisément transposer, dans n'importe quelle famille urbaine, — pourvu qu'elle soit une famille pauvre du Québec. C'est dire déjà que si l'on veut parler de réalisme, c'est un peu à la façon dont on peut entendre l'impassibilité d'un Flaubert, si personnel au travers et à cause de cette impassibilité même: le réalisme de Marie-Claire Blais, dédaignant les restrictions étroites imposées par l'observation exacte et fidèle d'une réalité déterminée, rejoint la vérité profonde de la permanence des structures, en l'occurrence une condition sociale dont l'essentiel est moins la pauvreté que, à sa faveur, le maintien de l'homme dans un état où il se trouve privé de ses facultés d'être libre et pensant. D'autre part, la conception même du roman est à l'opposé d'une conception réaliste: la vérité ne se dégage pas d'elle-même, d'après le comportement des personnages dans une situation donnée, à travers une conscience privilégiée qui serait le principe d'unité du livre. Rien de tel ici: aucun souci de la vraisemblance n'apparaît, pas plus que ne se laisse deviner un ordre secret de composition, au long de ces chapitres qui adoptent tantôt un point de vue, tantôt un autre. C'est ainsi que le roman s'ouvre et se clôt par une sorte de dialogue entre Grand-Mère Antoinette et le dernier-né, et la première image organisée de ce monde fermé nous est donnée par l'enfant né du matin, à la perception donc à peu près inexistante: par ce subterfuge, la famille s'ordonne pour la première fois aux yeux du lecteur autour de la rude figure de la grand-mère, qui jusqu'à la fin assurera la continuité d'une génération à l'autre, au-delà des absences et des deuils; à son tour, tandis que l'enfant vagissant est toujours là, qu'elle prend à témoin et devant lequel elle pense tout haut, la vieille femme établit comme une hiérarchie de présences, parmi cet ensemble d'ombres qu'elle tire momentanément de l'obscurité confuse où elles se perdent; il en est pourtant qui vivent d'elles-mêmes, pourvues d'une autonomie plus ou moins grande, qui ont un nom. On ne peut éviter ici d'évoquer la remarquable création du personnage de Jean-le-Maigre, le petit-fils préféré de Grand-Mère Antoinette, — qui n'en suppose pas moins calmement le temps qui peut rester à vivre à ce corps rongé de tuberculose — entraînant dans son sillage le Septième, complice de toutes les révoltes, de tous les jeux, surtout défendus, complice aussi dans la clairvoyance détachée avec laquelle ils envisagent leur sort.

Jean-le-Maigre, cet enfant étrange, à la lucidité d'adulte, qui sort vainqueur de toutes les épreuves qui jalonnent sa courte vie, depuis la faim, permanente, jusqu'à sa mort au Noviciat, hâtée par les soins de l'infirmier, en passant par le séjour dans l'inhumaine maison de correction, où sont enfermés les deux frères pour avoir mis le feu à l'école un jour qu'il faisait trop froid, — a reçu en grâce le don de la poésie et celui de l'écriture. Les poèmes qu'il compose à l'occasion de chaque événement mémorable, et surtout le journal qu'il rédige au Noviciat dans la certitude de sa mort proche, sont à la fois les seuls monuments d'une vie que recueille pieusement Grand-Mère Antoinette — elle peut alors rêver devant le berceau d'Emmanuel qu'il sera peut-être un autre Jean-le-Maigre — et, par delà cette vie quand même menacée d'oubli dans l'écoulement des saisons, la seule affirmation d'une humanité triomphante, qui ne doit qu'à l'homme sa force, possibilité de salut désormais définitivement ouverte. L'on comprend alors que le livre puisse s'achever sur une note d'espoir si discrètement exprimé: il est probable que les petites A suivront le chemin des grandes, que selon la prédiction de Jean-le-Maigre, le Septième finira en prison, et l'avenir du nouveau-né demeure lourd de menaces; il n'en reste pas moins que sous la forme privilégiée de la poésie, la conscience de l'être libre s'est affirmée, permettant toutes les distances et toutes les libérations.

C'est pourquoi il n'est pas, à mon sens, de roman plus optimiste, plus à la gloire de l'homme, en dépit, ou justement à cause de la noirceur du trait, ainsi transcendée, que ce très beau livre de Marie-Claire Blais; la réussite est telle, dans cette composition sans règle apparente, qui n'obéit peut-être à aucune règle, même cachée, dans ces créations de personnages qui étonnent par leur justesse autant que par leur hardiesse, que l'on éprouve presque des craintes sur la fragilité d'un tel équilibre et qu'on redoute la rencontre de trop de bonheurs. Il est permis de penser en tout cas que l'écrivain a suggéré dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* sinon une solution au problème du Canada français, du moins, et peut-être non sans douleur, la seule attitude d'esprit possible en face de ce problème. Sans plus de complaisance que d'hypocrisie, elle ose aborder les pires visages d'une réalité dont elle aurait pu sans aucun doute choisir des aspects plus souriants, mais l'antidote qu'elle propose n'en est que plus efficace, et tout<sup>e</sup> lecteur, sous toute latitude, y trouvera son compte.

MARIE-LOUISE OLLIER